

Olivier Lenoir

## L'argent : une pure écriture ?

Lacan a parlé de « ce côté pur signifiant qu'il y a dans l'argent, et qui met en cause l'existence de tout échange significatif possible » c'était dans le séminaire V «Les formations de l'inconscient», à propos du Miglionnaire, le 20 novembre 1957, c'était aussi dans le séminaire de la lettre volée : le « signifiant le plus annihilant qui soit de toute signification, à savoir l'argent ».

Un pur signifiant, Lacan a bien évité cette médiocre équivoque que je me suis autorisée tout à l'heure où se joue l'homophonie de pur à impur. Mais fort justement la pureté ici annihile toute signification car le signifiant s'il est émanation du symbolique ne prend de valeur et de signification que dans sa relation à un autre signifiant, il ne prend sens que dans sa différence, sa différence dit Derrida en écrivant différence avec un a, une condensation des deux faces du signifiant dont parlait Christian Fierens, synchronique et diachronique (c'est aussi dans le séminaire III Leçon du 7 décembre 1955).

Or [hors, or, l'or, donc] l'argent, c'est un constat, a pris une valeur si universelle, si dominante, commune et unificatrice, l'argent est devenu maître étalon universel de tous les échanges jusqu'au plus intime des émotions hors de prix dit-on, et dans une tentative continuée d'univocité, l'argent est devenu notre lien commun, véritable lieu commun quand jusqu'alors le langage était notre lieu commun.

### **D**eux points préalables :

1- L'argent serait du Symbolique pur connecté à l'imaginaire il contient sa part de réel et coince l'objet a comme objet du désir ou plus de jouir. Dans la folie ordinaire de l'économie mondialisée l'argent a pris son autonomie, hors imaginaire, on ne peut plus rien dire de ce que représentent les montagnes virtuelles de \$, les grosses fortunes en milliards de \$ ni parler, encore moins, de la dette américaine (un intéressant visuel montre un terrain de football américain couvert de palettes de billets de cent \$ atteignant la hauteur de la statue de la liberté).

2- Mais attention : Avec l'argent, il y a changement de paradigme -> passage du sujet au social or ce qui nous retient exclusivement dans notre champ d'étude c'est l'écho du social chez le sujet. Si l'inconscient c'est le social comme nous l'a fait comprendre Lacan, l'inconscient est aussi ce dont est issu et génère le Symbolique, le prend en écharpe dans la mise à plat du nœud borroméen, le déborde et par le symptôme fait écho dans le Réel.

La question à oser : qu'est ce Réel ici marqué ?

### POUR DÉMARRER

J'avais proposé comme titre : «L'argent : une pure écriture» Christine était partie sur l'idée «Le nœud de l'argent» et finalement,

j'ai retrouvé sur la proposition de programme un mix des deux (merci Jean-Louis) : « **Le nœud de l'argent : une pure écriture** »

J'en ai conclu : pourquoi pas ! C'est tout ensemble topologique, là ça me convient, y'a du nœud ! Et c'est dans le droit fil de ma récente thèse sur l'écriture ! Mais j'avais aussi commis une faute, une simple faute de frappe en proposant mon titre, j'avais écrit «un» au lieu de «une» pure écriture. Sans abuser d'une psychopathologie de la vie quotidienne qui viendrait cerner, espionner abusivement chacun de nos, des miens en l'occurrence, gestes erreurs lapsus et manquements divers, cette erreur-là m'a tout à fait comblé et mis sur la piste de ce que je pourrais développer. Car, comme l'affirme Lacan dans le séminaire XVIII : « ça ne fait aucun doute qu'il y a un lapsus, mais il n'y a de lapsus que *calami*, même quand c'est un *lapsus linguae* »<sup>1</sup>, ceci permettant de souligner ce sur quoi j'appuyais ma thèse qu'il y a un phénomène d'écriture dans le psychisme et qu'il sous-tend toute clinique... Nous y reviendrons.

<sup>1</sup> Lacan, Séminaire XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Seuil, leçon 5 du 10 mars 1971.

Je reprends : ne sachant trop comment aborder ce qui est le thème de notre année, « l'argent », cet argent sur lequel tous (et moi donc !) nous bricolons plus ou moins nos solutions, plus ou moins habiles, plus ou moins malheureuses ou bancales, je me retrouve proposant avec une large ambiguïté une formulation jouant sur un signifiant pourtant clairement marqué du féminin, l'écriture, et le dénotant d'impureté ! De « une pure écriture » à « impure écriture », marquer ainsi un féminin de l'impure, j'étais mal – ou trop bien ? – parti, allez savoir ! Il me fallait donc tenter et sans bien savoir où je pouvais aboutir s'il y avait seulement un terme à l'affaire !

Avançons ! Y'a encore du moebien là-dessous et du nœud en plus et de l'écriture, mes plats favoris ! (car le nœud ne s'écrit et ne se lit qu'à plat)... Je prendrai donc un écrivain comme inspirateur, conspirateur comme personne puisque de Personne il s'agit, j'ai nommé Pessoa ; Pessoa en portugais signifie personne et c'est son nom, lui qui écrit sous au moins 6 ou 8 hétéronymes et que l'on a pu l'identifier comme auteur unique à travers plus de soixante-dix identités différentes. Il faut lire Pessoa ! Je prendrai aujourd'hui l'une de ses courtes fictions que lui-même tenait pour l'un de ses plus brillants ouvrages : *Le banquier anarchiste*.

C'est un texte de 1922, ironique et jubilatoire, un mélange de lucidité et de causticité, exercice de déduction humoristique et grinçant d'une logique paradoxale comme le qualifie Robert Bréchon (poète lui-même et auteur de nombreux ouvrages et articles sur le surréalisme, Michaux, la littérature portugaise et plus encore sur Pessoa).

Le banquier anarchiste, bel oxymore, « un véritable brûlot aussi explosif, aussi détonant et jubilatoire aujourd'hui que lors de sa publication » nous dit sa traductrice, c'est le récit d'une fin de dîner, la conversation traîne, et le banquier interpellé par son ami se proclame aujourd'hui comme au temps de sa jeunesse 'anarchiste'. Il vient pourtant de nous être présenté tel un accapareur notoire mais il va développer au fil des pages et du récit, un argumentaire implacable afin de démontrer son irréductible attachement aux plus profonds idéaux révolutionnaires et libertaires de l'anarchisme que lui seul, dit-il, met en application avec détermination dans sa vie.

Je reprends les termes de la traductrice, Françoise Laye<sup>2</sup>, « C'est un labyrinthe d'arguments entrecroisés, d'affirmations cyniques et de

<sup>2</sup> Pessoa Fernando, [1922], *Le banquier anarchiste*, Christian Bourgeois éditeur, Paris, 2000.

contre-vérités limpides jusqu'à un final ahurissant ». À le lire nous sommes pris au piège d'une logique infernale. Cet homme d'origine miséreuse a fréquenté les milieux anarchistes dans sa jeunesse, il en a déduit une théorie originale et personnelle, fruit d'une analyse lucide des rouages et motivations profondes de toute société, il nous démontre avec précision combien toute réunion toute assemblée toute société fut-elle secrète et même anarchiste ne pourra que reproduire dans sa structure les structures de pouvoir et de dépendance qu'elle prétend combattre. Je le cite : « Le grand mal, le seul à vrai dire, ce sont les conventions et les fictions sociales qui se plaquent sur les réalités naturelles ». Un rousseauisme effréné qui l'emmène à vouloir combattre tout système organisé.

Bien qu'étant banquier et le revendiquant il clame : « Non seulement je suis toujours anarchiste mais je le suis bien plus que les syndicalistes et les poseurs de bombes ».

Il aurait bien été tenté par la dictature révolutionnaire pour imposer à marche forcée l'idéal d'une société anarchiste à venir, celle du XXIII<sup>e</sup> siècle mais à ce niveau du récit, Pessoa rejette cette hypothèse en remarquant déjà l'échec de ce qui serait dit-il : « l'argument que ces crétins qui défendent « la dictature du prolétariat » emploieraient pour la défendre, s'ils étaient seulement capables de penser ou de raisonner » (rappel : ce texte est de 1922). La déception qui est la sienne au contact de ses amis anarchistes aurait pu entraîner sa résignation, et rejoindre l'ordre bourgeois honni mais son analyse va bien au-delà. Désabusé et seul comment pourrait-il imposer son idéal de liberté ? Ne serait-ce alors la soumission à un banal idéal de devoir et de solidarité humaine ? Encore l'une de ces fictions sociales procurant la satisfaction si peu naturelle d'un devoir accompli.

Car dit-il : « Toute cette histoire de devoir et de solidarité humaine ne pouvait être considérée comme naturelle que si elle procurait une compensation égoïste ». Le sophisme est à l'œuvre, il faut bien suivre le raisonnement car « Sacrifier un plaisir, le sacrifier purement et simplement, n'a rien de naturel ; sacrifier un plaisir à un autre, voilà qui répond déjà mieux à la Nature [le N est majuscule] ». Le chemin est étroit, il ne saurait être question pour notre banquier de retomber dans la si grosse ornière déjà citée, la satisfaction d'un devoir accompli, une grossière fiction sociale ! Non, l'épuration de la doctrine anarchiste imposait un effort supplémentaire, « une solution complète et irréfutable ». Il lui fallait encore échapper à la tyrannie du groupe, propre à tous les groupes, il lui fallait accepter la solitude de son destin d'anarchiste, au moins dans cette phase préparatoire au grand soir, à l'avènement désiré. En l'attendant, chacun travaillerait uni moralement aux autres mais isolé dans l'action pour ne pas recréer cet effet de tyrannie du groupe. Sa conclusion proférée devant ses amis anarchistes eut pour conséquence dramatique, à son propre étonnement et sa grande colère dit-il, le rejet radical de ses compagnons que par dépit, il qualifie de « vraie bande de larbins ».

C'est alors que vint la décision majeure, « dans le véritable anarchisme, chacun devait, par ses propres forces, créer de la liberté et combattre les fictions sociales » ainsi, il combattait seul, le véritable anarchisme l'appelait. Il fit preuve d'une force de caractère sans égale, de son propre aveu – ici nous parlerions de dénégation, dans le texte de Pessoa c'est une perle d'humour – : « Je ne dis pas que ce fut un beau geste de ma part, ni un geste héroïque. Non : ce fut un geste natu-

rel, tout simplement ». Reste in fine à trouver le moyen d'action radical, tout passe en examen ; la propagande est jugée ridicule pour un homme seul ; la violence, les attentats, le meurtre afin de détruire ces satanées fictions sociales seront envisagés. Oui pourquoi pas, mais pour un homme seul cela est plutôt marqué du sceau de l'impossible et s'il n'est plus possible de les détruire, il reste à l'homme isolé et résolu la possibilité de les dominer ces fictions sociales et les soumettre.

L'infaillible raisonnement se poursuit « quelle était la première, la plus importante des fictions sociales. C'était celle-là, de préférence à n'importe quelle autre, qu'il [me] fallait réduire à l'impuissance ». Or, à notre époque [Pessoa parle !] la plus importante de toutes les fictions sociales c'est, vous l'avez deviné, « c'est l'argent ». Et son but désormais sera de se libérer de sa tyrannie et de son pouvoir « en le réduisant à l'impuissance », du moins à son niveau ! Une hypothèse envisagée serait de s'en éloigner et vivre au loin de son influence, oui bien sûr, mais : « aller tout nu et vivre comme une bête c'était refuser le combat, une fuite en somme. Non ! L'affronter sans esquive et combattre sa tyrannie, il n'y avait pas le choix « il n'y avait qu'un moyen... EN GAGNER ! » et suffisamment pour se libérer de son influence. Et ainsi commence ce que Pessoa nomme « la phase commerciale et bancaire » de son anarchisme. Ben voyons il suffisait d'y penser !

Le banquier nous a prévenus, dans sa logique, sortir des fictions sociales signifie retrouver un état de nature où ne peuvent exister que des compensations naturelles c'est-à-dire égoïstes et ceci dans le but d'acquérir la liberté. C'est ainsi qu'il procéda, ne lésinant pas sur les moyens : « J'ai travaillé dur, j'ai lutté... J'ai travaillé davantage, gagné davantage d'argent... Je n'ai pas été regardant sur les moyens – je vous l'avoue, mon vieux, j'ai fait feu de tout bois –, l'accaparement de biens, le sophisme financier, et jusqu'à la concurrence déloyale. Mais quoi ! Je combattais les fictions sociales, immorales et antinaturelles par excellence, et j'allais chipoter sur les moyens ? ».

Quand à la dernière objection que lui oppose le narrateur, le soupçon d'avoir créé de la tyrannie là où l'anarchisme a pour but de les abolir toutes, cette objection ne résiste pas plus à sa logique car il n'a pas créé de nouvelle tyrannie, celle-ci existe déjà, il a combattu à la racine les fictions sociales et s'en est libéré, s'il reste des inégalités ce sont des inégalités naturelles ! D'autres moins intelligents ne pourraient accomplir ce qu'il a accompli, cela relève de la nature.

Certains seraient bien incapables de se rebeller comme il l'a fait lui, certes mais dit-il : « Si un homme est né pour être esclave, la liberté, contraire à son tempérament, sera pour lui une tyrannie ». Sur cette dernière et définitive déduction, son ami, le narrateur ne peut que s'incliner devant la logique implacable du discours et dans un éclat de rire reconnaît en lui le véritable anarchiste.

Alors, « banquier anarchiste », « phase commerciale et bancaire » de l'anarchisme, ce sont de beaux et parfaits oxymores, comme le proclame notre revue en ligne Oxymoron :

*La revue Oxymoron – ingénieuse alliance de mots contradictoires –, [...]. Il s'agit de soutenir la coïncidence des savoirs psychanalytiques, artistiques, littéraires ainsi que ceux issus des sciences humaines dans une démarche transdisciplinaire.*

En évoquant ce personnage extravagant, fruit de la création littéraire d'un auteur lui-même improbable, Monsieur Pessoa, Fernando Pessoa, je reste parfaitement dans le fil de nos recherches. De quoi s'agit-il ?

#### UNE MORALE ICONOCLASTE ?

Encore un oxymore, mais justement non, je ne chercherai sûrement pas, pas plus que Pessoa me semble-t-il, à tirer une quelconque morale de cet apologue qui se pose comme résolument amoral sauf à le qualifier de nietzschéen. Je le situerai bien au-delà du pamphlet contre toutes sortes d'hypocrisies de mensonges et de dérives toujours et tellement contemporaines depuis Pessoa, justifiant qu'on puisse les penser éternelles.

Cet homme, le banquier est hanté par les fictions sociales, il en tire une théorie féroce étayée par une logique sans faille. On aurait bien envie de le suivre et pourtant on résiste. Au-delà du plaisir, de la réjouissance qu'apporte cette iconoclastie débridée, en raison même de cette iconoclastie, qu'est-ce qui nous attire, m'attire moi, je n'ose dire nous, serez-vous d'accord ? Je ferais deux ou trois remarques.

1 – Que sont les fictions sociales dont parle avec insistance notre homme. Nous sommes plongés là dans ce que Foucault appelait « l'ordre du discours »<sup>3</sup>, c'est le moment de reprendre ici cet aphorisme lacanien « l'inconscient c'est le social ». Que fait notre homme sinon se rebeller contre la possibilité même de son inconscient, prétendre en avoir la maîtrise, en nier l'existence jusqu'à la caricature et ce faisant, toute sympathie qu'on ait pour lui, plonger dans le plus ridicule des sophismes. Pessoa c'est clair, a de la sympathie pour son personnage, il s'en sert et lui fait dire tout ce qu'il honnit lui-même de cet ordre bourgeois qui l'opprime (il a fortement vécu la censure, l'essentiel de ses écrits n'a trouvé éditeur qu'après sa mort). Mais ce qui étonne plus encore dans son personnage, là où Pessoa insiste et ce qui d'ailleurs fait le fond de commerce de notre pratique, le symptôme qu'affiche le banquier, c'est la constance, la recherche assidue quoi qu'il arrive, de la même obsession pourrions-nous dire, une idée fixe structurant sa vie. Pessoa l'a remarqué dans une incise dont il est un habile praticien.

<sup>3</sup> Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Gallimard (1971).

« S'il est un fait étrange et inexplicable, c'est bien qu'une créature douée d'intelligence et de sensibilité reste toujours assise sur la même opinion, toujours cohérente avec elle-même. Tout se transforme continuellement, dans notre corps aussi et par conséquent dans notre cerveau. Alors, comment, sinon pour cause de maladie, tomber et retomber dans cette anomalie de vouloir penser aujourd'hui la même chose qu'hier, alors que non seulement le cerveau d'aujourd'hui n'est déjà plus celui d'hier mais que même le jour d'aujourd'hui n'est pas celui d'hier ? Être cohérent est une maladie, un atavisme peut-être ; cela remonte à des ancêtres animaux, à un stade de leur évolution où cette disgrâce était naturelle.

Un être doté de nerfs moderne, d'une intelligence sans œillères, d'une sensibilité en éveil, a le devoir cérébral de changer d'opinion et de certitude plusieurs fois par jour. »

(Extrait de *Chronique de la vie qui passe*, 5 avril 1915)

On comprend combien Pessoa pouvait être en souffrance dans le monde rigide et figé qui était le sien – les débuts de la dictature de Salazar – et qui est toujours le nôtre, toujours à la recherche de règles



qu'elles soient de conduite, d'opinion, de pensée ou de comportement comme l'on dit. Changer d'opinion plusieurs fois par jour ! Quel rêveur impénitent, cela ne peut être que le signe d'un trouble comme le dit le DSM. Mais notre banquier est constant, son symptôme qu'il finit par nommer, derrière « le détruire » dit-il, c'est l'argent, la plus emblématique de toutes les fictions sociales. L'argent en serait le paradigme, l'essence.

Ha ! Revoilà nos signifiants, l'argent est un signifiant (n'en déplaise à Jean-Louis !) et l'essence alors, n'est-ce pas aussi bien un signifiant et parfaitement trouble celui-là ! Ouvrons un dictionnaire, ce sera sur le net, un dictionnaire en ligne sur le net pour être net, au faite du net : le CNRTL (Centre National de Ressources Linguistiques). Pour être bref il y a trois sens différents.

**Essence** : A.- *PHILOS.* Ce qu'un être est.

1. [P. oppos. à *accident, attribut*] Fond de l'être, de nature idéale, conceptuelle ou divine. *Essence éternelle, universelle ; pénétrer l'essence des choses.*

C'est aussi

A.- Espèce ou variété d'arbres poussant en forêt...

C'est encore

produit concentré extrait de certaines substances, végétales, minérales ou animales.

A.- *ALCHIM.* Substance la plus pure extraite de certains corps, le plus souvent par distillation.

C.- *Essence minérale* ou absol. *Essence.* Produit obtenu par distillation du pétrole brut

Dans son étymologie, chacun des sens dérivés est emprunté au latin classique *essentia* « nature d'une chose ».

C'est beaucoup de sens pour une essence et on ne peut l'entendre autrement que de façon multiple si l'on dit et reconnaît que l'argent est l'essence même de notre société (l'essence à 2 € titrent les journaux ces jours-ci !) et nous l'avons entendu avec Jacques Silvano, ce n'est pas si nouveau, ce fut le cas de bien des sociétés avant la nôtre si l'on en croit les nombreux écrits, témoignages de toutes époques et l'analyse qu'en font si bien les économistes. Quant à l'argent, aucun accord simple pour le définir, les gloses sont infinies et ici même nous n'en sortons pas, nous avons prévu une année d'étude pour tenter de le cerner.

#### UN PUR SIGNIFIANT

Un petit rappel indispensable noté par Jean-Louis dans notre argument de l'année : Lacan a parlé de « ce côté pur signifiant qu'il y a dans l'argent, et qui met en cause l'existence de tout échange significatif possible » c'était dans le séminaire V *Les formations de l'inconscient*, à propos du Millionnaire, le 20 novembre 1957, c'était aussi dans le séminaire de la lettre volée : le « signifiant le plus annihilant qui soit de toute signification, à savoir l'argent ».

Un pur signifiant, Lacan a bien évité cette médiocre équivoque que je me suis autorisée tout à l'heure où se joue l'homophonie de pur à impur. Mais fort justement la pureté ici annihile toute signification car le signifiant s'il est émanation du symbolique ne prend de valeur et de signification que dans sa relation à un autre signifiant, il ne prend sens que dans sa différence, sa différence dit Derrida en écri-

vant différence avec un a, une condensation des deux faces du signifiant dont parlait Christian Fierens, synchronique et diachronique (c'est aussi dans le sém III Leçon du 7 décembre 1955, Seuil, p. 99).

Or [hors, or, l'or, donc] l'argent, c'est un constat, a pris une valeur si universelle, si dominante, commune et unificatrice, l'argent est devenu maître étalon universel de tous les échanges jusqu'au plus intime des émotions hors de prix dit-on, et dans une tentative continuée d'univocité, l'argent est devenu notre lien commun, véritable lieu commun quand jusqu'alors le langage était notre lieu commun. Un effet en retour du langage sur la *dimension* du symbolique dont parle Lacan dans le séminaire XVIII, ce 'Szu'(si en pinyin)  $\Delta^4$  dont j'ai fait l'illustration et le commentaire dans ma thèse. (voir les effets du langage et le fait de l'écrit qui ne sont pas sans effet sur la racine du 'Szu', le symbolique).

4  $\Delta$  : en chinois, un radical signifiant *personnel* ou *privé* et que Lacan dit aussi signifier *retors*, sém. XVIII, op. cit., p.63.

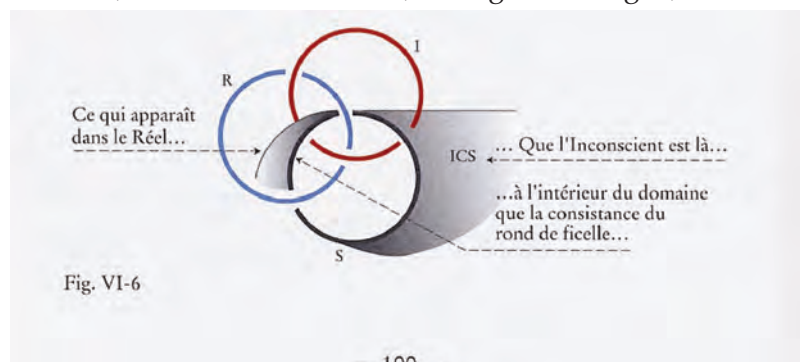
### UN NOUAGE

Dans cet autre ouvrage dont j'ai voulu m'inspirer, *L'abstraction matérielle*, – encore un oxymore à propos de l'argent ! –, Laurence Duchêne son auteur parle de l'impossible résolution morale à propos de l'argent. « Il faut n'avoir rien pour dénoncer l'argent, mais n'avoir rien suppose peut-être la vanité la plus extrême » où l'on retrouve une dénonciation de notre banquier. La psychanalyse n'a certes rien à voir avec la morale sinon pour en entendre les motifs. Laurence Duchêne parle de nouage : « Si les cités modernes peuvent tenir sans unité transcendante et souveraine, c'est parce que l'argent ne se contente pas de faire coexister l'hétérogène, il le noue, c'est-à-dire qu'il fait tenir ensemble le différent, il produit une unité immanente du disparate » et ceci en lieu et place de « l'ancienne ligature religieuse qui liait l'ensemble des citoyens par un rituel commun, une loi commune ou une foi commune ».

Nouage sera notre maître mot car l'argent en pur signifiant est part du Symbolique autant que du Réel, il est fantasme, il est symptôme et réel tout à la fois, comment expliquer cette énigme ?

Je viens de souligner ce nouvel oxymore, l'abstraction matérielle, alliance de deux signifiants a priori incompatibles, opposition de deux significations. Nous aurions ici la juxtaposition d'un pur symbolique et d'une consistance. Reprenons le séminaire XXII RSI que nous étudions cette année. Dans la leçon VI du 18 février, l'ordre symbolique se définit du trou, ici l'abstraction et l'Imaginaire se définit de la consistance, c'est le corps lui-même défini par ses trous.

Notre banquier anarchiste nous l'a démontré, l'argent est exemplaire des fictions sociales et en tant que tel il est issu de l'inconscient, symbole usé, détaché de tout sens, l'imaginaire largué, il est devenu



symptôme et fait irruption dans le Réel... et ne cesse ainsi de s'écrire.

Voici comment Lacan présente le symptôme dans le Sém. XXII le 21 janvier 75, (ALI p. 63) – les soulignements sont de mon initiative – :

« Qu'est-ce que dire le symptôme ? C'est la fonction du symptôme, fonction à entendre comme le ferait la formulation mathématique :  $f(x)$ . Qu'est-ce que ce  $x$  ? C'est ce qui de l'inconscient peut se traduire par une lettre, en tant, que seulement dans la lettre, l'identité de soi à soi est isolée de toute qualité. De l'inconscient tout Un, en tant qu'il sustente le signifiant en quoi l'inconscient consiste, tout Un est susceptible de s'écrire d'une lettre. Sans doute, y faudrait-il convention. Mais l'étrange, c'est que c'est cela que le symptôme opère sauvagement, ce qui ne cesse pas de s'écrire dans le symptôme relève de là.

[...]

L'important est la référence à l'écriture. La répétition du symptôme est ce quelque chose dont je viens de dire que, sauvagement, c'est écriture, ceci pour ce qu'il en est du symptôme tel qu'il se présente dans ma pratique. [...] Que le symptôme dans le social se définisse de la déraison, il n'empêche pas que, pour ce qui est de chacun, il se signale de toutes sortes de rationalisations. Toute rationalisation est un fait de rationnel particulier, c'est-à-dire non pas d'exception, mais de n'importe qui ».

Notre banquier n'est-il pas tout entier inscrit dans cette clinique borroméenne, sa déraison raisonne et résonne avec insistance à nos oreilles. Pris dans la logique effrénée d'un discours, prisonnier du symbolique, subvertissant le sens et devenu hors sens, exclu de tout lien social, dans sa volonté de détruire les fictions sociales, il voulut être non-dupe et niant son inconscient, il est devenu le tyran que seul un signifiant gouverne : l'argent. L'argent est devenu son symptôme, hors de tout imaginaire il a pris place dans le Réel de son nouage, occultant la place centrale d'un objet a au repérage devenu incertain.

Ce défaut dans le nouage que nous permet de repérer la clinique borroméenne ne devrait pas plus nous entraîner dans l'ornière de la répétition idéative, l'exercice est difficile mais c'est une écriture nouvelle qu'il nous faut travailler. Prisonnier de l'imaginaire nous sommes et sortir du penser à plat il nous faudrait (nous parlerons un jour de Flatland<sup>5</sup> !).

Ceci est à lire dans l'argument de nos prochaines journées de l'ALI, « Invention & Topologie » les 23 et 24 juin de cette année :

« Nous pensons à plat. La pensée dépend, en effet, de l'imaginaire du corps. Notre logique ordinaire se déploie sur une étendue plane. Or, la clinique psychanalytique rencontre un réel qui ne se plie pas à cette contrainte géométrique. La moindre formation de l'inconscient nous met en face du paradoxe d'un lieu à la fois extérieur et radicalement intime. Le lapsus qui s'introduit dans mon discours comme un corps étranger révèle mes pensées et mes désirs les plus secrets. La topologie permet à cette pensée plate d'accéder à d'autres agencements de la surface : tore, bouteille de Klein, plan projectif, qui rendent compte de ces paradoxes.

Il y a chez Lacan l'indication que les différentes surfaces correspondent à ce que l'on décrit classiquement comme « structures cliniques », et en donnent la raison. Un analyste se réclamant de Lacan se réfère nécessairement à la topologie soit explicitement, soit implicitement, puisque la topologie est un guide essentiel de son enseignement depuis un temps bien antérieur au Séminaire sur l'Identification, comme l'expression ancienne de « chaîne signifiante » en témoigne. Mais cette topologie d'avant l'avènement des nœuds privilégiait essentiellement la dimension du Symbolique, comme tissu de ces surfaces, ce qui n'a pas été sans conséquences dans la clinique et dans

<sup>5</sup> Edwin A. Abbott, Flatland, (1884)



la direction de la cure.

Avec le nœud borroméen, Lacan attendait-il sans doute quelque chose de nouveau de la psychanalyse. Non plus seulement de permettre la ronde des discours traditionnels, mais de rendre compte des nouveaux discours dominants : celui de la Science et celui du capitalisme, de leurs effets – cliniques entre autres – et réagir en conséquence. Dans le nœud, le Réel n'est plus l'impossible, mais une des dimensions au même titre que les autres. Lacan parle des « effets de sens réels » à attendre d'une interprétation, à côté de ceux imaginaires ou symboliques. Le Réel relève ainsi directement de la responsabilité du psychanalyste. La consistance de l'Imaginaire l'est autant que celle du Réel, l'analyste doit savoir en conséquence que ce qu'il tresse comme imaginaire n'existe pas moins.

Par la distinction des trois nominations, le nœud borroméen a permis à Lacan de définir le Sinthome comme nomination symbolique et d'énoncer que du Nom-du-Père, on puisse s'en passer. »

### UNE DÉFINITION DU RÉEL

J'avais posé la question en introduction sur ce que serait ce Réel évoqué :

Sém. XXII RSI, séance du 11 mars 1975, ALI p. 107 :

« Le Réel, faut concevoir que c'est l'expulsé du sens. C'est l'impossible comme tel. C'est l'aversion du sens, (l-apostrophe). C'est aussi, si vous voulez, l'aversion du sens dans l'anti-sens et l'ante-sens. C'est le choc en retour du Verbe, en tant que le Verbe n'est pas là que pour ça. Un ça qui n'est pas pour rien, s'il rend compte de ce dont il s'agit, à savoir de l'immondice dont le monde s'émonde, en principe, si tant est qu'il y a un monde. »

### POUR FINIR REVENONS À PESSOA

Je ferai écho au Pessoa de *Chronique de la vie qui passe* on retrouve dans *Le chemin du serpent*, ce très court texte, *Une chambre de miroirs* (p.228) :

« Je me sens multiple. Je suis comme une salle peuplée d'innombrables et fantastiques miroirs, qui gauchissent en reflets mensongers une seule réalité antérieure, qui ne se trouve en aucun d'eux, et pourtant se trouve en tous. »

Certes, Pessoa ne pensait pas à plat lui ! La fable du banquier anarchiste nous démontre l'implacable logique à l'œuvre au sein de tout discours et son issue symptomatique. Ce sera la morale de notre histoire, à l'opposé de notre banquier, sachons penser le multiple puisque, borroméennement nous le sommes.

### BIBLIOGRAPHIE

DUCHÊNE Laurence et ZAOUI Pierre, *L'abstraction matérielle, l'argent au-delà de la morale et de l'économie*, éditions La Découverte, Paris, 2012.

KLOSSOWSKI Pierre, *La monnaie vivante*, Rivages, Paris, 1997.

LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre II – Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Éditions Seuil, 2001 : Paris, 464 p.

LACAN Jacques, *Le séminaire Livre XVIII - D'un discours qui ne serait pas du semblant* [1970-1971], Paris, Seuil, (2007).

LACAN Jacques, *Le Séminaire Livre XXII – RSI, 1974-1975 – publication ALI.*

PESSOA Fernando, [1922], *Le banquier anarchiste*, Christian Bourgeois éditeur, Paris, 2000.

PESSOA Fernando, *Le livre de l'intranquilité*, Christian Bourgeois éditeur, Paris, 1999.